

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 74 (1945)

Heft: 6

Artikel: À la gloire de la mère : VI : l'absente

Autor: Murith, Jean-Denis

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A la gloire de la mère

VI

L'Absente

*Infundum regina jubes renovare dolorem*¹...

Est-elle un écho au vers fameux de Virgile, cette phrase de Bordeaux, dans *La Maison*, qui évoque avec tant de discrétion la mort du père de famille : « Ces douleurs-là ont leur pudeur et je jetterai sur la mienne un voile » ? Et ne devrait-elle pas me retenir au moment où j'essaie de me pencher, avec quelques écrivains, sur une des douleurs les plus cruelles qui puissent marquer le cœur d'un homme : la mort de sa mère ? Aussi, veux-je imiter le tact filial des auteurs que j'ai parcourus, et dans leurs œuvres je ne trouverai que le souvenir fervent de celle qui n'est plus. « L'Absente » — comme l'appelle si délicatement Mauriac dans son *Journal* —, l'Absente dont on comprend bien mieux maintenant l'irremplaçable tendresse, a inspiré des pages mélancoliques et ardentes qui comptent parmi les plus belles de notre littérature.

Bien avant, d'ailleurs, l'inexorable, la définitive absence, un cœur d'enfant peut connaître la dure nostalgie de la présence maternelle. Sully-Prudhomme a vécu cette détresse, et nous la redit avec tant d'expression :

*On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours ;
Les autres font des cabrioles,
Eux, ils restent au fond des cours...
.....
Ils songent qu'ils dormaient naguère,
Douillettement ensevelis
Dans leurs berceaux, et que leurs mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.
O mères, coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissez loin !
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin.
On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut :
D'autres que vous les leur ont mises,
Elles ne leur tiennent pas chaud.*

¹ C'est une douleur indicible, ô reine, que tu me demandes de renouveler.
(*Enéide*, II, 3.)

*Mais, tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier,
Et cachent leurs petites têtes,
En sanglotant, sous l'oreiller.*

Cette pensée de la mère absente revient comme un leitmotiv tout au long de *L'élève Gilles*, d'André Lafon, simplement esquissée — le plus souvent, mais toujours sensible —, harmonique essentielle dans la tonalité mélancolique du récit. Ici par exemple :

Dans ses réponses datées d'une petite ville de province, ma mère me demandait de prendre patience, de travailler bien, de n'être pas triste, et m'assurait de sa plus grande affection. Je gardais ses lettres sur moi et les relisais chaque soir, mes devoirs achevés ; en me couchant, je les glissais sous mon traversin.

Il me fallut suivre, outre celle du jeudi, la promenade du dimanche qui m'était plus pénible encore. La ville que nous traversions, rangés deux par deux, avait son air de fête, et les gens s'arrêtaient sur les allées pour nous regarder passer. Un peu de fierté me venait de mon uniforme ; je l'oubliais à voir les enfants simplement vêtus qui tenaient la main de leur mère.

Ou plus loin, parlant d'un « nouveau » :

Il m'avait réveillé dans la nuit en appelant sa mère.

Et ce passage d'une poignante simplicité :

Les mères se tenaient sur des chaises placées derrière chacun des communicants ; au moment où le prêtre descendait avec l'hostie, j'en vis une qui pleurait. Ma pensée fut alors tout à coup et si fortement retournée vers ma mère, que des larmes me vinrent aux yeux et que je me mis à les répandre, y trouvant un amer plaisir.

Voici maintenant un poète qu'on n'a pas l'habitude de voir si délicatement tendre : Maurice Magre. Ces quelques vers n'en ont que plus de prix et prouvent que le souvenir maternel fleurit encore dans la boue des cœurs les plus désabusés. La forme en est d'ailleurs exquise, et les sentiments si justes :

Les meilleures lettres

*Oh! ne déchire pas les lettres de ta mère :
Elles sont le meilleur, en somme, de la vie...*

.....

*« Mon cher enfant, mon cher enfant, te disent-elles,
Comme j'ai peur pour toi de ces nuits de Paris! »
C'est comme un bruit de source et c'est comme un bruit d'ails,
Ce sont des yeux en pleurs sous de chers cheveux gris.*

*Oh! ces lettres remplies de soucis et d'alarmes,
Qui ne blessent jamais et qui savent guérir!
Ces lettres qui sont gaies, mais pour cacher des larmes,
Dont l'écriture tremble au vent des souvenirs.*

*« Mon Dieu! ne puis-je pas connaître ses pensées?
N'aurais-je pas mieux fait de le suivre toujours?
Nous n'avons plus de fils, quand la vie est passée... »
Oh! que sont tes amours auprès de cet amour!*

*Qui te rendrait jamais une telle tendresse?
Comme au fond d'un vieux livre on conserve une fleur
Garde cette lointaine et si pure caresse,
Oh! ne déchire pas les morceaux de ce cœur!*

*Tant d'amour! Tant d'amour t'a bercé dès l'enfance...
On s'habitue si bien et si vite à cela...
Ces lettres, tu les lis avec indifférence:
Mais songe, songe à ceux qui n'en reçoivent pas...*



« Songe à ceux qui n'en reçoivent pas... » Pouvait-on évoquer avec plus de tact cette absence définitive à laquelle on voudrait ne pas penser ? — Georges Rodenbach aussi, dans cette merveille de sentiment qu'est *Le Coffret*, voudrait reculer le plus loin possible « l'inévitable jour » :

*Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.*

*Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive!*

*Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées!
Hélas! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.*

*Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux, que la mèche soit blanche!...*

Regret de n'avoir pas assez aimé, de n'avoir pas montré sa tendresse pour sa mère, alors qu'elle pouvait encore en jouir, c'est le sentiment qui tortura Mauriac, dans le *Mystère Frontenac* comme dans le *Journal*. Voyez combien Yves Frontenac, après la mort de sa mère, se reproche de lui avoir refusé un moment de tendresse :

Sa mère avait-elle su qu'il avait retraversé Bordeaux sans l'embrasser au passage? En avait-elle souffert? Etait-il un monstre d'y avoir manqué? S'il avait fait cette halte, sans doute ne fût-il rien advenu de plus qu'à l'aller : quelques recommandations, des rappels de prudence, un embrassement ; elle l'aurait suivi jusqu'au palier, se serait penchée sur la rampe, l'aurait regardé descendre le plus longtemps possible. D'ailleurs, s'il ne l'avait revue, du moins avait-il perçu sa voix dans le téléphone : il la comprenait bien, mais elle, pauvre femme, entendait mal...

Plus loin, il songe mélancoliquement à la disparue :

Yves ressuscitait sa mère, le soir, sur le perron, au milieu des pins de Bourideys ; il la voyait venir vers lui, dans l'allée du tour du parc, son chapelet à la main ; ou, à Respide, il l'imaginait, lui parlant de Dieu, devant les collines endormies. Il cherchait dans sa mémoire des paroles d'elle qui eussent témoigné de son amour pour la terre ; et elles s'éveillaient en foule.

Quant au chapitre du *Journal* réservé à l'« Absente », je voudrais le citer tout entier. Enveloppés dans cet admirable style de Mauriac, que de sentiments intenses, que de trésors d'amour et de regret filial ! En voici le début qui redit, mais plus épurées encore, plus profondes, les pensées du *Mystère Frontenac* :

Il arrive souvent qu'un homme, vers le milieu du chemin de sa vie, examine la courbe de sa destinée et, devant tant d'échecs publics, de misères cachées, se refuse à s'en tenir pour responsable. Il incrimine sa famille, ses maîtres, l'éducation qu'il a subie, l'atmosphère de son enfance... Si ses parents vivent encore, il ne leur épargne pas les reproches...

Nous oublions ces reproches que nous faisons à nos parents, jusqu'au jour où ils ne sont plus là pour nous les pardonner. Maintenant qu'ils sont morts, leur pauvre voix s'élève dans notre souvenir. Comme ils se défendaient mal ! « Je croyais bien agir... Tu étais un enfant difficile à comprendre... Sans doute aurais-je dû demander conseil... »

Nous ne pouvons plus rassurer notre mère, nous ne le pourrons plus jamais ; car il fallait qu'elle mourût pour que nous comprenions que ce cœur aujourd'hui délivré de la vie avait maintenu en nous, jusqu'à son dernier battement, tout ce que nous gardons encore de noblesse, de pureté. A certains tournants de notre histoire, sans doute, avait-il dû battre plus vite, s'user, s'exténuer, pour que cette force du bien en nous ne fût pas tout à fait dominée. Tandis que nous lui faisons des reproches, elle nous sauvait à notre insu.

Voici qu'elle n'est plus là, et nous prenons conscience de cet héritage enfoui au centre de notre être, inaliénable; comme si la pauvre femme avait su qu'elle pouvait partir, qu'elle emporterait dans la tombe la jeunesse tourmentée de ses fils; qu'ils ne risqueraient plus rien désormais, qu'ils n'avaient plus besoin de sa souffrance ni de son amour: la grâce leur suffirait qu'elle leur avait méritée. Quand une mère se couche pour mourir, elle semble confier à ses enfants: « J'ai fait ce que j'ai pu pour vous; c'est maintenant l'affaire de Dieu. » Mais elle nous laisse aussi cette douleur de ne pouvoir plus lui dire ce que nous ne lui avons jamais dit.

Et ce regret, ce remords filial, au souvenir des chagrins causés à la mère disparue, il étreint avec la même force l'âme de François Coppée dans *La bonne souffrance*.

... Que d'angoisse, que de chagrin je lui ai causés à l'admirable femme! Non qu'elle ait jamais pu douter une seule minute de mon respect et de mon amour, grand Dieu! Mais on est jeune, on se rue dans la vie, poussé par l'âpre vent du désir, et l'on oublie qu'il y a, près du foyer de famille abandonné trop souvent, une pauvre vieille maman — oh! pleine d'indulgence infinie, qui ose à peine adresser à son grand fils un timide reproche —, mais qui s'alarme des dangers qu'il court, qui souffre de le voir perdre sa candeur et sa pureté — et qui pleure.

Puisse cette page tomber sous les yeux d'un jeune homme et l'arrêter au bord d'une sérieuse défaillance!... S'il savait quelle amertume c'est pour l'âme, plus tard, sur le déclin de la vie, de songer qu'on n'a pas été un mauvais homme, qu'on n'a rien d'essentiel à se reprocher, et pourtant qu'on a fait pleurer sa mère.

Ce vide inguérissable que l' « Absente » laisse dans notre vie, c'est plus qu'une souffrance. C'est un changement d'horizon, un dépaysement — et Coppée, encore, a trouvé pour traduire ce sentiment une formule étonnamment juste et profonde :

Voilà plus de vingt ans que la mienne est morte et j'avais tout de même le cœur d'un fils, car ce jour-là quelque chose de délicieux s'est éteint en moi et, depuis lors, je ne me suis plus senti jeune.

Irremplaçable... Que cette pensée sonne douloureuse dans la songerie de la douce Marie Noël! La voici qui rêve, avant la messe de minuit, face au foyer où la bûche crépite :

*Qui m'aimera? Qui m'aimera dans la nuit douce?
Ah! qui donc? — les mamans, c'est si vite passé! —
Puisque dans l'avenir désert où Dieu nous pousse,
Le cœur qui m'abritait, nul ne l'a remplacé?*

*.....
La femme aux genoux chauds endormeuse de plaintes*

*Qui vous berçait d'un chant toujours plus vague un peu ;
La femme aux doigts calmants qui venait sus aux craintes
Avec sa lampe et vous tendait les pieds au feu ;*

*Celle qui dans ses mains serrait les mains peureuses
Et défaisant d'à peine un souffle le réseau
Des cauchemars ourdis en mailles ténébreuses,
Secouait les démons accrochés au berceau...*

*.....
Noël! les yeux du feu sont clos, la braise râle,
De la bûche qui meurt plus rien ne se défend,
Plus rien... tout tombe... Il reste un peu de cendre pâle,
De l'ombre... un peu de cendre... un long sanglot d'enfant.*

Mais non, Marie Noël, vous ne demeurerez point dans cette douleur désespérée. Vous feriez injure au message de la mère disparue, ce message que votre sœur Henriette Charasson va redire tout à l'heure en strophes sublimes. Qu'ai-je besoin, d'ailleurs, de chercher à vous enseigner le vrai chemin que doit suivre votre vie ? Vous l'avez découvert vous-même et quelques pages plus loin, vous le chantez dans ces vers jaillissants :

*Tu pleures?... Tu rêvais un plus juste partage?
.....
Tu souffres?... Tu n'as fait que la moitié du don :
Le remède d'aimer est d'aimer davantage.
.....
Rien n'est vrai que d'aimer et que d'aimer toujours!
Tes aimés passeront, mais ton amour demeure...
.....
Mon amour! mon amour! quand ce cœur arrêté
Ne te contiendra plus... à ta source première,
A Jésus remontant d'un grand jet de lumière,
Mon amour, sois mon Dieu toute l'éternité!*

Ah ! oui, Marie Noël, quand vous chantez ainsi, vous êtes digne d'accueillir en votre âme le bouleversant message de la mère disparue. tel qu'il frémit de tendresse et de foi dans ces lignes d'Henriette Charasson :

*Rappelez-vous, ô mes chéris, lorsque vous pleurerez et qu'il n'y
aura plus mon épaule
Ni mes genoux comme aujourd'hui pour vous blottir quand une
peine vous fait perdre contrôle,*

*Rappelez-vous que vivre c'est supporter avec amour et vaillance
la croix,*

*C'est regarder le ciel parfois obscur en murmurant : « Je Vous
aime et je crois... »*

Moi que votre chagrin si promptement désole,

*Je ne demanderai jamais à Dieu de couper les belles répliques
dures de votre rôle!*

.....
*Vous n'aurez pas reçu de moi la vie pour vous distraire et pour
jouir*

Mais pour lutter, mais pour aimer, mais pour grandir...

.....
Mais croyez-moi, pourtant, ô mes chéris : la vie est belle!



Vers quels sommets nous transporte une telle littérature !
Sentez-vous combien nous touchons dans ces lignes aux sources
véritables du mystérieux amour maternel ? — cet amour dont nous
avons suivi, au long de tant d'exquises pages, les mille et un visages.
Nous pouvons achever ici notre passionnante enquête. Cette tendresse
qui a marqué notre vie de son inexprimable empreinte, nous savons
qu'elle nous poursuivra au-delà de la mort. Notre cœur peut saigner
de l'Absence avec vous, Marie Noël !... — mais la certitude est
là qui chante dans ces lignes de Mauriac, conclusion du premier
volume de son *Journal*. La littérature a rejoint l'espérance et la foi ;
ce texte est une plénitude, digne de l'immense amour qui l'a inspiré :

*Cette joie des bienheureux n'est-elle pas, entre eux et nous, un
infranchissable océan ? Cette joie, Dieu même l'a préparée, « ne prenant
plus loi, dit encore Bossuet, que de sa puissance et de son amour. Il
ira chercher, dans le fond de l'âme, l'endroit par où elle sera plus capable
de félicité... » Mais cet endroit-là, dans l'âme de nos mères, n'est-il
pas celui où est gravée à jamais notre propre image ?*

*Voici une pensée qui nous console : dans les jours de sa chair,
l'immense amour qu'une mère avait pour ses enfants, les soucis de
santé et d'argent, les inquiétudes sans fin, ne l'empêchèrent pas, à travers
tout, d'avancer vers son Dieu, de le trouver et de l'êtreindre. Pourquoi
ne referait-elle pas la même route, et ne pourrait-elle revenir sur ses
pas ? Du fond de sa contemplation éternelle, elle saura bien retrouver
le chemin de sa tendresse. Et peut-être ne s'y sentira-t-elle pas dépaysée ;
elle ne croira pas avoir changé d'atmosphère ; car rien ne ressemble
davantage au mystère du ciel que cet amour de la femme pour les hommes
qu'elle a portés.*

JEAN-DENIS MURITH.

FIN